Document généré le 31 mai 2025 18:29

Jeu
Revue de théâtre

« Le dernier délire permis » (vaguement d'après Dom Juan)

Marc Boucher

Numéro 54, 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26828ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boucher, M. (1990). Compte rendu de [« Le dernier délire permis » : (vaguement d'après Dom Juan)]. *Jeu*, (54), 172–175.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

l'ordre établi et ne peut s'avérer que néfaste.

drame et tragédie

Ça aurait pu commencer par «Il était une fois un géant avec un coeur gros comme une montagne». Mais ça ne finit pas par «Ils vécurent heureux». Car les ravages que Troller cause sont à l'égal de son amour pour les hommes et de son amitié pour Alfredo. Et dans son ingénuité, il ne se rend pas compte de tout le mal qu'il fait. Il faut qu'il lise dans les journaux qu'il est un monstre, il faut qu'Alfredo lui fasse comprendre que de lui apporter le soleil pour le guérir de sa grippe lui a brûlé la rétine des yeux et a aggravé sa maladie pour que le géant prenne conscience des conséquences de ses actes. C'est là qu'il devient tragique.

le plaisir et la tristesse

Bien que le spectateur éprouve de la tristesse face à l'inévitable incompréhension dont Troller est victime, malgré la sympathie que lui inspire cet être démesuré et éminemment solitaire, son plaisir du spectacle subsiste. C'est en effet un plaisir de se faire raconter une belle histoire, d'entendre dialoguer des êtres qui ne se seraient jamais rencontrés, de voir vivre l'invraisemblable, l'impensable. C'est aussi un plaisir d'entrer dans un autre monde grâce au décor, à l'éclairage, au son : le plaisir du rêve éveillé.

lumière et noirceur

Un dispositif scénique dépouillé et efficace, un emploi judicieux de la lumière et du son permettent de faire coexister un géant et un rat sur une même scène. La terre, immense plan incliné noir, se perd dans l'infini des murs et du plafond noirs. Derrière, une toile rectangulaire blanche sur laquelle se reflète une lumière qui évolue au rythme de la journée. De bleutée, elle rosit, jaunit, rougeoie, se teinte d'orange dans un horizon sans fin. La nuit, surprise, des trappes s'ouvrent sur la terre et laissent apparaître des petites maisons de poupées aux fenêtres allumées. Un mécanisme permet au géant «d'ouvrir» le sol, découvrant ainsi la demeure souterraine et sombre d'Alfredo. Il s'y éclaire au moyen d'une chandelle et de quelques ampoules disparates. Chaque couche du monde a ainsi son espace, ses dimensions, sa lumière. Le spectacle se termine sur un magnifique lever de soleil sur une terre dévastée alors que Troller reprend sa marche vers d'autres cieux et qu'Alfredo agonise au son d'un requiem. C'est à la fois triste et magique.

hors du temps

Prendre le monde à l'envers, affronter un monde connu d'une perspective inconnue, c'est le défi que s'est lancé le Carrousel avec *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant.* Ce faisant, il a créé un spectacle intemporel et universel; un spectacle où l'on traite de la perception de soi et des autres, de l'incompréhension, des amitiés impossibles, de la difficulté de vivre, de la solitude; un spectacle beau à voir et à entendre que les enfants et leurs parents n'oublieront pas. On n'oublie pas les beaux textes ni les belles images.

louise filteau

«le dernier délire permis»

(vaguement d'après dom juan)

Texte et mise en scène de Jean-Frédéric Messier; musique : Trafic d'Influence (Bernard Poirier et Claude St-Jean); décor et accessoires: Élise Landry; costumes : Natalie Gingras; éclairages : Manon Choinière. Avec Sylvie Moreau (Domme), Marcel Pomerlo (Elvire), François Tardif (Sganarelle), Dominique Leduc (Mathurine), Michel Monty (Charlot) et Stéphane Demers (Pierrot). Production du Collectif Momentum, présentée au restaurant-théâtre la Licorne du 4 janvier au 3 février 1990.

ciel! quel beau délire d'elvire

Le Dernier Délire permis propose au spectateur — tenu en haleine les deux trop courtes heures que dure ce spectacle — une belle quête, simple et complexe à la fois, de l'amour absolu possible/impossible. La grande question quoi! Ou, plus justement, l'une des quelques questions essentielles de l'existence, de celles qui transgressent temps et espace. Transgression qui se reflète dans le propos et dans sa représentation. La référence au *Dom Juan ou le Festin de pierre* de Molière n'est peut-être là que pour rappeler au spectateur la pérennité du mythe, le caractère obligatoire du propos. Jean-Frédéric Messier caressait depuis déjà un moment le désir de se

mesurer au *Dom Juan*. Il n'est peut-être pas inopportun de rappeler qu'il avait, en 1988, adapté et mis en scène *l'Arrache-coeur* de Boris Vian : une même angoisse fondamentale devant l'amour et la vie réunit sans doute, sous leur surface, ces deux textes. Et, dans les deux cas, l'oeuvre première a d'abord servi de canevas de départ, de tremplin à l'adaptation créatrice (*l'Arrache-coeur*) ou à la création tout court (*le Dernier Délire permis*).

Le spectateur n'assiste pas à un *Dom Juan* «revisité», «actualisé», «modernisé». S'ils portent la trace de leurs illustres prédécesseurs, les personnages pour ainsi dire renommés apportent une toute nouvelle dimension par un simple effet de renversement de la perspective. C'est ainsi que Don Juan se présente sous les traits d'une femme assoiffée de conquête et d'absolu, Domme. Elvire, l'épouse effacée chez Molière, prend ici la parole et devient romancier (autre changement de sexe); les chapitres du roman qu'il écrit constituent les tableaux de la pièce qui se crée et se joue devant nous. Charlotte, maintenant Charlot, n'a rien à voir avec la petite paysanne naïve de Molière, et cela donne naissance à un personnage original, fort et qui vient jeter son glacial regard sarcastique et lucide sur ce monde en quête de romantisme et d'absolu. Quant à Sganarelle, Mathurine et Pierrot, ils donnent lieu, eux aussi, à des créations tout à fait originales.

Toute la pièce est constituée par le roman d'Elvire. Délire/Elvire : une seule lettre s'interpose pour distinguer ces deux mots, et cela indique bien la place centrale d'Elvire, enchâssé tout à l'étroit entre deux autres mots évoquant la restriction («dernier», «permis»), alors qu'il est tout délire, c'est-à-dire exultation, absence même de limite. La dédicace, «À Domme», annonce déjà la ligne de force reprise par cette première apostrophe d'Elvire à Domme : «Me ferez-vous la grâce de bien vouloir me reconnaître?» Poser d'entrée de jeu aussi pathétiquement la question, c'est, bien sûr, y répondre : non, jamais Domme ne reconnaîtra Elvire puisque sa logique de personnage lui interdit de s'attarder à une conquête et lui commande impitoyablement de toujours poursuivre sa quête essoufflée...

L'ouverture et la fermeture de la pièce s'interpel-

Le Dernier Délire permis écrit et mis en scène par Jean-Frédéric Messier, présenté à la Licorne. Sur la photo : Dominique Leduc (Mathurine) et Sylvie Moreau (Domme). Photo : Simon Roy.

lent en reprenant la métaphore de la création littéraire, essentielle et inutile, puisqu'elle permet à Elvire d'exister tout comme elle «le» cantonne dans un monde dramatiquement irréel. Au début de la pièce, Elvire, à sa table de travail, cigarette au bec, consulte parfois les feuilles déjà écrites ou tape, tantôt laborieusement, tantôt nerveusement, son roman, puis se lève et convoque, tel un maître de piste au cirque, «ses» personnages qu'il présente ainsi au public. La pièce se termine sur cette très belle image d'Elvire qui sème au vent une à une les feuilles de son roman avant de marcher à la rencontre de Domme, les deux face à face à chaque extrémité de la scène qu'ils traversent lentement, pas à pas, se lisant tour à tour une phrase tirée au hasard (?) d'un livre qu'à chaque fois ils jettent devant eux comme s'il s'agissait d'une pierre sur laquelle ils posent pied pour traverser une rivière qu'on ne peut franchir à gué. Les voilà finalement réunis au moins par la magie illusoire des mots imaginaires! Cela donne lieu à un pique-nique quasi irréel, nouveau renvoi au *Festin de pierre*.

Le renversement de perspective observé chez les personnages trouve son écho dans la structure même de la pièce. Quatre chapitres ponctuent le roman d'Elvire. Premier chapitre, *l'hiver*, associé non pas à la mort, comme le voudraient la tradition onirique et les mythes universels, mais au *réveil* des désirs et de l'amour. Deuxième chapitre, *le printemps*, non plus image de renaissance et de vie qui éclate mais lien avec le *suicide*, celui d'Elvire (reprise de la métaphore de la littérature comme expression de l'incapacité de vivre la «vraie vie» lorsque Elvire, pour se pendre, se hisse sur une pile de livres afin de sauter dans le vide). Troisième chapitre, *l'été*, non pas l'éclatement de la nature dans toute la force de sa floraison, mais la vie dans *l'enfer* sans soleil, au propre et au figuré, d'une mégalopole mythique et métonymique de l'être humain, le «coeur qui bat», elle-même perçue comme *something of a most destructive kind*. *L'automne*, quant à lui, dernier chapitre beaucoup plus court que les trois premiers, respecte la tradition symbolique en s'associant «au bout du monde» afin, semble-t-il, de refermer la boucle en rejoignant l'hiver et son réveil des désirs : comme si la quête ne pouvait avoir de fin et l'arrivée au bout du monde ne faire autrement que de rejoindre et susciter de nouveaux désirs impossibles...

«[La] table de travail d'Elvire [Marcel Pomerlo] [...] se métamorphose en se prolongeant tout simplement en scène sur laquelle les personnages inventés prennent vie.» Photo : Simon Roy.

Le roman d'Elvire est donc celui de l'amour fou et impossible. Il met en présence deux protagonistes exacerbés. Domme et sa soif totalitaire : «Quand on va jusqu'au bout, on va au bout; on fait pas juste partir!» Elvire dramatiquement

coincé entre son besoin d'être aimé par Domme et son constat d'impuissance devant l'amour dont il se dit (se croit-il?) immunisé : «L'individu ne peut pas aimer», répète-t-il deux ou trois fois, comme si en martelant cet énoncé il allait réussir à s'en convaincre et à lui enlever son pouvoir mystificateur. Deux personnages aussi forts l'un que l'autre, qui ne peuvent jamais se rejoindre car, dans leur univers, aucune concession n'est permise. Du reste, chacun poursuit un idéal, l'amour, qui, s'il est commun à la base, s'exprime de façon radicalement différente.

Le constat est pessimiste. Serait-ce à dire que la quête de l'amour conduirait inévitablement à une impasse? Cela se comprend aisément quand on se réfère à l'amour adolescent, conquérant, de surface et caricatural de Don Juan. En convoquant l'action en 1989, en travestissant certains personnages — rendant ainsi femme Don Juan et homme Elvire —, le texte donne à réfléchir sur l'évolution ou la stagnation des rapports entre homme et femme. À moins que cette fantaisie du travestissement ne soit qu'une concession ou un reflet de l'époque? Quoi qu'il en soit, le personnage de Domme demeure bien attachant. S'il n'a pas tout le panache de l'original, le côté pourfendeur, profanateur et provocateur à tout crin, il a du moins le grand mérite d'être profondément tourmenté, de se laisser toucher, émouvoir, de montrer de façon réservée mais sans pudeur excessive ses blessures et sa vulnérabilité, notamment quand Mathurine le quitte... Comportement dont est parfaitement incapable Don Juan. Cupidonne, Domme fait presque d'elle-même un homme, comme elle le dit à la blague, et, ajouterions-nous, bien plus! N'accepte-t-elle pas à la fin de marcher à la rencontre d'Elvire? Même si le geste semble un peu dérisoire, il a quelque chose de la pureté naïve qui émeut. Comme un clin d'oeil au spectateur qui déciderait lui aussi de s'autoriser ce «dernier délire permis».

La mise en scène est fort ingénieuse. Petite trouvaille que constitue cette table de travail d'Elvire qui se métamorphose en se prolongeant tout simplement en scène sur laquelle les personnages inventés prennent vie. Et tout au long de la représentation, certaines inventions scéniques surprennent par leur ingéniosité et viennent appuyer ou renforcer ce qui est déjà présent dans l'oeuvre. Peu nombreux, les accessoires sont minimaux et bien utilisés.

Les comédiens sont tous efficaces : on sent l'équipe, personne n'est laissé dans l'ombre; ils font déjà preuve de beaucoup de maîtrise. Relevons aussi cette belle réussite du maquillage : véritables transformations qui réussissent à débusquer dans les traits physiques de chaque comédien ce qu'il porte en lui d'essentiel, d'exemplaire et d'irréel. Ces comédiens ont le talent du fil-de-fériste : leur jeu est à la fois sobre et éclaté, la diction simple sonne toujours vrai, les poses invraisemblables deviennent désinvoltes.

Il ne faudrait pas oublier de souligner une grande qualité : ce texte ne craint pas les silences nécessaires, et ses répliques «portent», laissent souvent le spectateur à sa réflexion et n'en retentissent que mieux par la suite.

Nous est proposée ici non seulement une réflexion sur l'angoisse fondamentale générée par les relations amoureuses, mais aussi une ouverture, sans déploiement ou pathos; en somme, un constat de l'époque, ouverture englobant de nouveaux rapports entre les êtres humains.

Le spectacle est réussi. Il emprunte librement au mythe, le dépasse, prend ses distances, sait s'inspirer de l'essentiel. Et la fin, énigmatique, laisse perplexe : est-ce bien le «dernier» délire permis? Ne convient-il pas plutôt que chacun, suivant en cela l'esprit de l'exergue de l'auteur dans le programme, transforme sa vie en un délire :

> En hommage à ceux
> qui défient la vie
> et qui crachent sur la mort
> et qui sont en amour
> avec l'amour [.]

marc boucher